

# JOSÉLITO MICHAUD

## Dans mes yeux à moi

RÉCIT

LE LIVRE QUI A  
INSPIRÉ LA SÉRIE

*Olivier*



Libre  Expression

## DU MÊME AUTEUR

*Passages obligés*, Éditions Libre Expression, 2006

*La Gloire démystifiée*, Éditions Libre Expression, 2014

# JOSÉLITO MICHAUD

Dans mes yeux à moi

RÉCIT

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

## AVANT-PROPOS

Si en lisant ces pages quelqu'un d'entre vous se reconnaissait, sachez que ce n'était pas volontaire de ma part. Jamais, au grand jamais, mon intention n'aura été de faire de la peine ou du mal à qui que ce soit.

Seulement voilà, je voulais décrire toute l'impuissance, l'incompréhension et la peur que l'on peut parfois ressentir très profondément quand on est petit devant les grandes personnes.

Un jour, j'ai lu dans un ouvrage de John Bowlby, grand psychiatre et psychanalyste anglais, célèbre pour ses travaux sur l'attachement, la relation mère-enfant, que tout se jouait avant l'âge de cinq ans. C'est là que des comportements et des croyances de toutes sortes s'enracinent en nous. Plus tard, j'ai su que même après cet âge, nous pouvions encore nous développer sur le plan de l'intelligence émotionnelle.

Et dernièrement, j'ai enfin compris que la tâche nous revenait de faire le tri du grain pour que le meilleur soit semé en nous. L'histoire ne dit pas quand nous pourrons enfin en récolter les bienfaits; seule la vie nous le révélera.

*Le 14 juin 2011, ma sœur Line, tu es  
entrée en gare beaucoup plus tôt que prévu.*

*Maintenant, je dois apprendre  
à faire le reste du voyage sans toi...*

*Tu me manques, « mon ange ».  
Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai,  
chantait Cabrel.*

*À toutes les mères qui m'ont aimé.*

## PARTIR

**10** novembre 1975, dans le village de Sainte-Hélène-de-Mancebourg en Abitibi, une journée pas tout à fait comme les autres allait s'inscrire dans le calendrier des événements marquants de ma vie. Depuis l'aube, une pluie fine se déversait tout doucement. L'odeur de la terre mouillée se répandait et se mélangeait à celle du café fraîchement fait. Ça sentait bon. Le jour venait à peine de se lever. Suivant mon habitude, j'avais encore occupé ma nuit du mieux que j'avais pu pour me rendre jusqu'au matin. La nuit, j'étais en proie à la peur; je n'y pouvais rien.

Ce matin-là, c'était la troisième fois en moins de cinq ans que je devais déménager mon petit monde. Ballotté d'une famille d'accueil à une autre, j'essayais tout le temps de m'enraciner quelque part et de trouver mes points de repère, sans manifester mon mécontentement, de crainte que l'on ne m'aime plus.

Du haut de mes sept ans et des poussières, j'étais devenu un chevalier errant qui se battait pour survivre aux chamboulements. Je me tenais le corps bien droit, afin de simuler une force que je n'avais

pas encore. Déjà, j'avais un certain orgueil qui me défendait de me montrer vulnérable. Je voulais paraître fort. En solitaire, je devais faire mon chemin et vivre, en tâchant de ne pas trop me demander ce qui allait m'arriver. De toute façon, je n'étais pas en âge de répondre à ces questionnements.

J'allais partir une fois de plus à la conquête d'un nouveau chez-moi, la demeure des Rivard. J'étais plein d'inquiétudes, les mêmes qui m'habitaient depuis trop longtemps et qui me hantaient nuit et jour. Ma tête était remplie de pensées confuses. Mon cœur était tout barbouillé. J'avais l'estomac noué. Pourtant, j'avais l'habitude de ces départs prématurés.

Mes pieds avaient mal dans leurs chaussures éculées et percées. Ma douleur était lancinante, mais je ne savais pas comment m'en déprendre. Vêtu de mon seul complet trois pièces assorties, veste, pantalon et gilet, que l'usure du temps avait rétréci, je tentais d'avoir fière allure. Mes bras étaient devenus trop longs et mon corps était à l'étroit dans cet habit de tweed, légué par un plus grand qui l'avait usé jusqu'à la corde. Malgré cela, je voulais le porter avec une certaine dignité ; je me sentais déjà comme un petit homme. Trop serré, mon nœud de cravate m'étranglait. Depuis quelques mois, j'avais beaucoup grandi. Personne ne s'en était rendu compte, sauf moi. Je passais souvent inaperçu.

Quitter enfin les Surprenant, après deux années et demie à vivre à la dure, me redonnait l'espoir d'une vie meilleure. J'étais vraiment soulagé à l'idée de fuir définitivement ce lieu maudit, où la violence faisait partie du quotidien. Comme ma foi avait été

quelque peu ébranlée par ce que j'avais vu, entendu et subi durant mon séjour chez eux, je n'osais pas encore croire à la délivrance qui s'annonçait. J'avais longtemps pensé que je ne parviendrais pas à me sortir sain et sauf de cette atmosphère invivable.

Les Surprenant s'étaient retirés volontairement, quelques années auparavant, à l'abri des regards indiscrets de voisins trop bavards. Perdu dans cette campagne lointaine, j'éprouvais un sentiment d'isolement total, ce qui augmentait l'intensité dramatique des scènes qui se déroulaient sous mes yeux.

Sous mes allures de conquérant se cachait une peur profondément ancrée qu'il m'était de plus en plus difficile de dissimuler; elle est apparue tôt dans ma vie. C'est chez les Surprenant qu'elle a fait son nid en moi. J'étais en symbiose avec elle. La peur a tissé la toile de ma vie pour m'asservir. J'ai dû composer avec cet état de fait et peut-être devrai-je vivre ainsi à jamais.

Ce matin-là, je suis parti de chez les Surprenant avec une certaine détermination, mais le cœur battant; en silence. Je me suis armé de courage afin de marcher d'une manière digne, en m'efforçant de ne pas courber l'échine sous le poids de mon jeune vécu. Un sentiment de fierté m'habitait. Chaque pas que je faisais vers la voiture m'extirpait de leur joug; un joug imposé graduellement depuis mon arrivée. J'ai jeté un dernier regard furtif dans leur direction, sans même esquisser le moindre sourire; ma mâchoire était bien trop serrée. Ils pouvaient me dévisager avec hostilité, je ne les craignais plus. Je ne les craindrais plus jamais. L'emprise qu'ils avaient eue sur moi s'était définitivement envolée.

Je me suis détourné afin de regarder droit devant, pour éviter de trop leur en vouloir. Il me restait suffisamment de colère pour faire la route. Des sentiments contradictoires m'ont tout de même effleuré l'esprit. J'aurais aimé pouvoir leur pardonner et partir l'âme en paix ; c'était peut-être trop me demander dans les circonstances d'alors. Le souvenir des années passées chez eux était si douloureux qu'il me pourchasserait longtemps encore.

Pendant le trajet qui menait à ma nouvelle demeure, j'avais la ferme intention d'essayer de m'en délester afin de voyager plus léger. Dans ma tête d'enfant, je ne savais trop comment faire pour y parvenir. À cette époque, je voyais l'enfance comme une prison dont j'allais enfin pouvoir m'échapper en devenant adulte. J'ai d'ailleurs appris à compter en biffant sur le calendrier les jours qu'il me restait à faire avant d'arriver à ma libération. Atteindre dix-huit ans était beaucoup plus qu'un but, c'était devenu une obsession. Dans mes yeux à moi, j'étais à plusieurs années du bonheur absolu. Cependant, il fallait tenir bon pour me rendre jusque-là. Avec un peu de chance, j'y parviendrais réellement un jour.

Dès mon plus jeune âge, malgré les obstacles rencontrés sur ma route jusque-là, je bénéficiais d'une propension à savourer les moindres petits plaisirs de la vie. Même dans les moments les plus difficiles, j'étais convaincu que tout passe. Il faut seulement cultiver sa patience, ce que j'avais appris à faire avec le temps, non sans efforts et quelques remises en question.

D'une seule main, je portais péniblement ma petite valise bleue en carton mou, prématurément

vieille et marquée par plusieurs égratignures, dans laquelle je conservais précieusement quelques reliques de mon passé pas si lointain : deux vêtements soigneusement rangés, un caleçon long, une paire de chaussettes de laine, un livre d'images délavées d'animaux de ferme et un chapelet aux gros grains que les religieuses m'avaient gentiment offert à mon départ de la crèche Saint-Jean-Baptiste de Québec, quatre ans plus tôt.

De l'autre main, je m'agrippais fermement à ma peluche Baby blue. J'avais l'essentiel de ma vie entre les mains.

## BABY BLUE

J'ai tant mordillé cette minuscule peluche que son tissu s'effilochait et ses couleurs s'étaient défraîchies. Son état m'importait peu ; je l'aimais. Au fil du temps, elle avait été maintes fois rafistolée avec des moyens de fortune. Elle ne me quittait jamais ; elle était tout pour moi. C'est ma vraie mère qui me l'avait offerte en me déposant à la crèche, alors que je n'avais que quelques jours. Je n'allais certainement pas me départir de ce seul vestige de ma filiation maternelle.

Le temps suspendait son cours quand je fermais les yeux pour enfoncer mon nez dans la fourrure de Baby blue. Je le humais afin d'y retrouver, du moins voulais-je le croire, une parcelle du parfum de ma mère qui se raréfiait d'une fois à l'autre. Je repoussais le moment où je me séparerais de Baby blue. Quand j'avais le sentiment d'être rassasié, je me savais capable d'affronter tout ce que j'aurais à vivre dans l'attente de la prochaine occasion où je pourrais enfouir mon petit nez dans ma peluche. La perspective de cet instant rendait l'expérience singulière et réconfortante. C'est l'attente qui me permettait de vivre pleinement et intensément ce rituel.

Un jour, à mon grand désarroi, j'ai dû me rendre à l'évidence : depuis longtemps, il ne restait tout simplement plus rien de l'odeur de ma mère. Alors, j'ai espacé ces moments où je m'évertuais à saisir quelque chose de cette femme que je n'avais pas connue, mais que j'avais tant attendue.

Ce jour-là, quelques heures avant mon départ vers ma nouvelle famille d'accueil, les Rivard, j'ai fait une dernière tentative pour retrouver le parfum de ma mère, j'en ressentais profondément la nécessité. J'ai alors enfoui mon petit visage dans la grosse bedaine de Baby blue. J'ai pris une grande inspiration ; j'ai retenu mon souffle et j'y suis resté de longues minutes à attendre, plein d'espoir, que son odeur revienne. Mais ce fut peine perdue. Il ne restait plus aucune trace de ma mère dans sa fourrure. Baby blue aurait pourtant dû garder cette odeur pour toujours, croyais-je ; je lui en ai voulu. La détresse s'est soudainement emparée de mon cœur d'enfant. Il n'y avait plus rien à faire, les empreintes de son passage dans ma vie s'étaient effacées à jamais.

À cet instant précis, j'ai commencé à suffoquer et mes yeux se sont remplis de larmes. J'ignorais comment je survivrais à cette perte irrémédiable. Je me suis précipité vers ma chambrette ; j'ai fermé la porte à double tour, je me suis recroquevillé sur mon lit en serrant fermement Baby blue contre mon torse. J'ai éclaté en sanglots ; personne n'est venu me consoler. Ce n'était pas la première fois que je pleurais sans avoir le moindre réconfort des Surprenant. De toute façon, se montrer compatissants, sensibles à la peine d'autrui, ce n'était pas dans leurs coutumes.

Peu à peu, j'ai commencé à espérer que ma mère me revienne autrement. Pour la première fois, j'ai ressenti qu'elle seule pouvait combler le vide immense que j'éprouvais. Pour m'aider à surmonter cette épreuve, j'ai fouillé loin dans mon imagination pour esquisser les traits de son visage, que je voulais fins, délicats et gracieux, et je me suis accroché à ce fantasme. Je l'ai suppliée ardemment en silence de revenir dans ma vie. J'étais prêt à beaucoup pour que mon vœu se réalise. J'ai alors conclu un pacte avec Dieu : j'allais lui être obéissant pour toujours et suivre sa volonté si je retrouvais ma mère.

Après un long moment dans cet état d'abattement, j'ai dû me ressaisir pour ne pas sombrer dans un désespoir profond. J'ai repris Baby blue dans mes bras. Comme je m'apprêtais à partir définitivement de chez les Surprenant, j'ai disposé dans ma petite valise les quelques éléments que j'allais emporter. J'ai fait exactement ce qu'on attendait de moi. J'étais déjà raisonnable ; j'avais appris à l'être par souci de ne pas déplaire à ma famille, et surtout, pour ne pas m'attirer les foudres de M. Surprenant, dont les colères étaient totalement imprévisibles. Les préparatifs de mon départ m'ont permis de me sortir de ma torpeur.

## SUR LA ROUTE

Je quittai pour de bon la résidence des Surprenant aux aurores, pour un long périple avec Adrien Lafleur comme conducteur. Je me sentais libéré de leur emprise. Il avait pour mission de m'amener chez les Rivard, ma nouvelle famille d'accueil. Quatorze heures de route à faire et bien des péripéties en vue. J'avais constamment la crainte que mon chauffeur fasse demi-tour. J'ai mis une bonne heure avant de goûter ma nouvelle liberté.

Pour la première fois de sa vie, M. Lafleur sortait de son village natal pour se rendre au bout du monde, comme il le disait : en Gaspésie. Ce voyage était pour lui un défi. Il avait préparé tant bien que mal un itinéraire détaillé. À cause de certains imprévus, il a dû le réviser à quelques reprises en cours de route. Malgré cela, j'avais grandement confiance en lui. Il avait le cœur sur la main.

Vieux garçon invétéré, dans la trentaine à peine amorcée, M. Lafleur était le voisin des Surprenant. Depuis toujours il travaillait chez eux comme homme à tout faire. La servitude dans laquelle il était tenu ne lui permettait aucun commentaire sur

ce qui se passait. Il savait tout de ses voisins. Pourtant, il préférait détourner le regard et se taire. La loi du silence prévalait dans ce lieu damné. Il fallait la respecter scrupuleusement, sans quoi on encourrait de graves conséquences.

Il était un homme secret et silencieux, qui gardait tout pour lui, même l'insupportable. Inutile de tenter d'obtenir de lui quelque aveu, c'était peine perdue. Son sens du devoir primait sur tout. Savoir qu'il était au courant des innombrables colères de M. Surprenant me donnait de la force d'âme. Je n'étais plus seul à vivre avec le poids de ces secrets.

M. Lafleur souffrait d'un manque flagrant d'éducation ; il avait peu confiance en lui. Homme de peu de mots, il lui arrivait pourtant d'en laisser tomber quelques-uns ici et là, mais plus souvent qu'autrement sous la forme d'onomatopées. Ce qu'il disait était à peine audible. Malgré son air bourru, il faisait preuve d'une grande humanité. Il m'avait pris en affection, ce qui me réjouissait. Sa présence suffisait à me rassurer.

Pendant le voyage, je contemplais avec étonnement le paysage qui défilait devant nous à travers le pare-brise. C'était tout simplement magnifique. J'avais l'impression de découvrir la beauté de la vie pour la première fois. Je revoyais des brefs moments heureux de ma jeune existence comme sur un grand écran de cinéma.

Mon cœur s'emplissait de joie au rythme des airs entraînants et endiablés des Beatles, qui servaient de trame sonore à notre voyage. Tandis que jouait à tue-tête *All you Need is Love* et que M. Lafleur tentait tant bien que mal de chanter en baragouinant

quelques mots en anglais, soudainement, des images réconfortantes des Bilodeau, ma première famille d'accueil, me sont revenues, intactes. J'avais partagé leur quotidien pendant deux ans avant d'être obligé de me rendre chez les Surprenant à l'âge de cinq ans, pour une raison que j'ignore encore.

## DOUX SOUVENIRS

Dans le village des Éboulements, dans Charlevoix, les Bilodeau possédaient une maison canadienne en pierres des champs grises qui datait de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle faisait pâlir de jalousie le voisinage. Une belle d'époque, comme disaient certains. Face à elle, il y avait la mer et ses humeurs changeantes. La vie m'offrait un horizon à perte de vue.

J'ai souvenir encore de ce varech que la mer rejetait sur le rivage, dégageant une forte odeur qui me plaisait tant. À marée basse, je me rendais sur la batture. Je partais à la recherche des plus jolis coquillages pour compléter ma collection.

Souvent, je m'asseyais sur l'amas de rochers pour jouer avec mes découvertes et j'y prenais de grandes bouffées d'air frais pendant des heures. Le vent du large apportait avec lui des odeurs variées. À quelques mètres de là, M. Roux faisait fumer de grandes lanières de saumon et leurs émanations se mêlaient aux effluves salins. J'écoutais la mer valser. Je me berçais d'illusions ; je me laissais aller à la rêverie.

J'ai souvenir de ces samedis où nous avions l'habitude de profiter de cette journée en flânant

au lit tardivement puis, plus tard, en mangeant des plats savoureux préparés avec soin par Mme Bilo-deau tout au long de l'après-midi. Ça rassasiait mon estomac fragile et paresseux. Mon bonheur était à son comble.

10 NOVEMBRE 1975, dans le village de Sainte-Hélène-de-Mancebourg en Abitibi, une journée pas tout à fait comme les autres allait s'inscrire dans les événements marquants de ma vie.

Ce matin-là, c'était la troisième fois en moins de cinq ans que je devais déménager mon petit monde. Selon mon habitude, j'avais encore occupé ma nuit du mieux que j'avais pu pour me rendre jusqu'au matin. La nuit, j'étais en proie à la peur.

Ballotté d'une famille d'accueil à une autre, j'essayais tout le temps de m'enraciner quelque part, sans manifester mon mécontentement, de crainte que l'on ne m'aime plus. Du haut de mes sept ans, j'étais devenu un chevalier errant qui se battait pour survivre aux chamboulements.

D'une main, je portais péniblement ma petite valise bleue en carton mou, prématurément vieillie, de l'autre, je m'agrippais fermement à ma peluche Baby blue. J'avais l'essentiel de ma vie entre les mains.

À cette époque, je voyais l'enfance comme une prison dont j'allais enfin pouvoir m'échapper en devenant adulte. J'ai d'ailleurs appris à compter en biffant sur le calendrier les jours qu'il me restait à faire avant ma libération. Atteindre dix-huit ans était beaucoup plus qu'un but, c'était devenu une obsession.